*Revue Française de Psychanalyse*

TOME XLIX MARS-AVRIL 1985 REVUE BIMESTRIELLE

2

# Théorie et pratique de la psychanalyse

## Réflexions actuelles

Concluons provisoirement ces réflexions sur les conditions du processus novateur dans notre domaine. Il me semble possible d'avancer que la démarche psychanalytique nous contraint elle-même à croire qu'au-delà des mots par lesquels nous désignons les phénomènes psychiques, les expériences auxquelles ils renvoient ont une réalité et des lois propres dont la saisie ne peut s'opérer *analytiquement* qu'en imposant un certain silence au bruit même des mots pour les dire. Innover en psychanalyse ne peut être le résultat d'un effort positiviste pour créer des systèmes de mots ou de notions, ou de recettes techniques, mais *seulement* — parfois — le fruit d'un travail d'intériorisation, de rétention, et de mise en latence (mais jusqu'à quand ?) du manque à comprendre, de l'absence dans le trop de sens. Travail psychique dont l'intuition première — souvent perdue de vue par lui puis par nous tous — remonte à Freud et contient comme à l'avance, sans nécessairement les avoir toujours *énoncées*, toutes les découvertes psychanalytiques possibles, s'il en est.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Je me contenterai d'indiquer ici les titres de quelques autres travaux personnels dans lesquels j'ai abordé également les problèmes posés par l'épistémologie « négative » de la psychanalyse.

J. Guillaumin, *Psyché, études psychanalytiques sur la réalité psychique*, Paris, PUF, « Le Fil rouge », 1983, 338 p., voir notamment la dernière partie, et dans l'Index des noms : « Négatif, dans l'analyse », p. 58, 220-221.
— Avant-propos (p. 7-16) et surtout : Le traumatisme et l'expérience des limites dans l'analyse (p. 125-148, notamment 137-138), dans *Quinze études psychanalytiques sur le temps. Traumatisme et après-coup*, collectif regroupant des travaux présentés à un congrès du Groupe lyonnais de psychanalyse (1980), publié sous la direction de l'auteur, Toulouse, Privat, 1982, 238 p.
— La blessure des origines, dans *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 26, automne 1982, « L'archaïque », p. 217-231.
— Le modèle psychanalytique, sous presse, à paraître dans *Les modèles en psychologie*, actes du Congrès de la Société française de Psychologie, juillet 1983, aux PUF, Paris.
— Règles internes et règles externes, dans leur rapport à la transgression du « cadre », colloque des Arcs, 1984, à paraître 1985 dans *Bulletin du Groupe lyonnais de Psychanalyse*, publication interne du GLP, numéro sur « Règles et transgression ».
— Autour de la Pulsion de mort, Freud et le traitement du négatif dans les années vingt, ds. les *Actes du Congrès sur la Violence*, 1983, Université Lyon II, 1985.

M. Jean GUILLAUMIN
84, rue de la Charité
69002 Lyon

ANDRÉ RUFFIOT

# FREUD ET LE PROBLÈME DE L'OBJET

Comme toute grande découverte, la psychanalyse est née de la rencontre d'un homme de génie avec les grands courants de pensée qui tissaient le contexte scientifico-culturel de son époque. De l'histoire des idées psychanalytiques (D. Anzieu, 1959 et 1975 ; H. F. Ellenberger, 1970 ; L. White, 1960), en particulier depuis 1800, il ressort que Freud a trouvé pratiquement dans son berceau, en 1856, l' « idée d'inconscient ». Mais, à la différence d'Ellenberger, D. Anzieu précise qu' « en 1895, l'inconscient proprement dit, au sens psychanalytique, reste à inventer ». C'est le génie de Freud qui y pourvoira.

Le *Discours de la méthode*, en isolant la *res cogitans* et la *res extensa*, inaugure au XVII^e siècle une ère de « surestimation pathologique de la conscience », de telle sorte qu'il faudra deux siècles et demi à la société occidentale pour se déprendre de ce leurre : l'individu essentiellement conscience immédiate de lui-même. Le clivage cartésien entre un sujet percevant et un objet extérieur marque toute la tradition philosophique occidentale jusqu'à nos jours, et constitue le fondement de toutes nos théories psychologiques. L'œuvre de Freud, qui consistera à décentrer le Sujet par rapport à la conscience claire et distincte, sera elle aussi dominée par la *distinction radicale entre le Sujet et l'Objet*. La révolution qu'il apportera se déroulera à l'intérieur du Sujet, laissant intact le statut de l'Objet[1].

Nous nous attacherons surtout à situer le cadre scientifique qui a permis à Freud d'observer, de décrire, et de théoriser l'inconscient clinique, au-delà des présentations philosophiques qui en étaient faites jusque-là. Nous pourrons mieux comprendre la nature de l' « appareil psychique » freudien, en le mettant en rapport avec les exigences scientifiques du milieu et de la culture de Freud, et par là même situer les statuts respectifs du sujet et de l'objet relativement à cet appareil.

1. Cf. l'invitation de J.-B. Pontalis (1975) : « C'est une des tâches à venir de la psychanalyse que de reprendre la théorie de l'objet. »

Dès le début de son œuvre, Freud pose que le sujet, c'est le « moi », l'individu, la personnalité. Il reprend la notion de moi issue de la tradition philosophique : principe de connaissance et d'action.

Si, en 1893, dans la *Communication préliminaire* écrite avec J. Breuer, il n'est question que de « malade », d'individu, de « personnalité », de « sujet », dès 1895 dans les *Etudes sur l'hystérie*, tant sous la plume de Breuer que de Freud, apparaît la notion de « moi » : « moi double », l'un normal, l'autre anormal, pour Breuer ; pour Freud le moi est assimilé au psychisme sain, à la personnalité officielle ; il faut venir en aide chez les hystériques au « moi du sujet, ce moi qui est absorbé par les défenses et risque de succomber à la psychose ». Quelques mois après la publication des *Etudes sur l'hystérie*, dans l'*Esquisse d'une psychologie scientifique*, le Moi est « localisé », intériorisé, il est devenu une « instance », un réseau de neurones investis de façon permanente, instance centrale régulatrice de l'énergie, assurant l'unité de l'individu.

Ainsi dès les premiers écrits psychologiques, aussi bien dans les textes théoriques que dans les études cliniques, le *Ich* est présent. Ce moi est et restera, selon l'heureuse expression de J. Laplanche (1970), « une unité englobante », ayant une tendance unitaire, une fonction synthétique : il est le représentant des intérêts du tout. L'image que Freud nous évoque dès le départ de son œuvre, et qui demeurera la plus prégnante, à travers les multiples avatars de la notion de moi jusqu'en 1939, c'est celle d'un *noyau enveloppant*, avec tout ce que cette représentation spatiale comporte de paradoxal. Mais toute l'œuvre freudienne consistera à démonter cette illusion unitaire : ce moi, facteur d'unité, d'intégration, est constamment débordé dans sa tâche de Sisyphe. C'est sur cette base d'un sujet, conflictuel dans son essence même, que s'élaborera la science psychanalytique, dont le pivot sera la métapsychologie.

Ainsi le moi est la personnalité psychique en général, le représentant du sujet par rapport au monde extérieur-objet. Freud prend, au départ, le Sujet et l'Objet au sens schopenhauerien[2]. L'Objet est ce qui est pensé ou représenté, en tant qu'on le distingue de l'acte par lequel il est pensé. « Tout ce qui existe pour la connaissance et par suite le monde entier n'est rien qu'Objet vis-à-vis d'un Sujet, vision de celui qui voit, en un mot représentation »[3]. Les notions philosophiques de base sur lesquelles s'appuieront les observations et les théorisations freudiennes peuvent se résumer ainsi : le Sujet se rapporte à l'être perçevant, l'Objet est ce qui est perçu. D'emblée sont dissociés le Sujet et l'Objet. Le Sujet possède des caractères d'unité et de permanence, dans le cadre de l'unité somato-psychique ; le sentiment d'être un Sujet est une donnée de l'autoperception.

2. P. L. Assoun (1976) tente d'expliquer le choix porté par le naturalisme freudien sur la métaphysique schopenhauerienne.

3. Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, I-1, cité par Lalande.



La recherche psychanalytique culmine avec la présentation métapsychologique, possibilité de décrire les processus psychiques sous le triple rapport dynamique, topique et économique (1915). D. Anzieu (1975) a montré que le point de vue topique est celui qui est le plus marqué par l'originalité de Freud, le point de vue dynamique et le point de vue économique étant des héritages, remaniés, transformés, directs ou indirects, de l'époque. L'aspect dynamique, Freud le tient de Herbart. Quant à l'aspect économique, il est issu du contexte scientifique : le physicalisme, cadre de la formation et des premières découvertes de Freud.

La description topique, la découverte de « lieux » psychiques différenciés, résulte d'une élaboration géniale de 1895 à 1900. Pendant cette période, Freud abandonne son ambition de l'*Esquisse*, qui avait abouti à un « appareil neuronique », pour présenter un « appareil psychique » libéré des schémas neurophysiologiques et pourvu d'un troisième lieu, entre Conscient et Inconscient : le Préconscient. 1900 consacre cette découverte, au point que D. Anzieu estime que la *Traumdeutung* mérite d'être nommée « Le livre du préconscient ». Le « livre premier de la psychanalyse » décrit également les processus psychiques en termes dynamiques et économiques. Mais la découverte de la topique — et tout spécialement du préconscient : contenant des représentations de choses... *et de mots* — est la base de la technique que Freud nous a léguée : la cure *par le langage*.

Nous nous poserons deux questions, à propos de la formulation métapsychologique, qui touchent au problème du Sujet et de l'Objet en psychanalyse.

*Première question :* Freud se défend certes de prétendre « déterminer en aucune façon la localité psychique » ; pourtant en 1900 il donne une *représentation spatialisée de l'appareil psychique*, où l'arc réflexe conserve fonction de modèle et valeur spatiale. Cette métaphorisation spatiale, cette « localisation » des fonctions psychiques, est-elle simple effet de présentation d'une conception abstraite difficile à saisir ? Est-elle tendance idiosyncratique de l'homme Freud à visualiser, à projeter dans l'espace, pour lui-même et pour les autres, toutes ses découvertes ? L'espace est-il une donnée de l'appareil psychique lui-même, du fait de son ancrage dans le corporel : « La psyché est étendue ; n'en sait

rien » ?[4]. Ou ce besoin de spatialiser ne tient-il pas à la nécessité où se trouve Freud de délimiter des zones d'influence, de donner des limites et des sous-limites à un appareil psychique, de fermer cet appareil pour que puisse y trouver sa fonction le point de vue économique qui, justement, implique un *système fermé* ?

*Deuxième question :* Ayant hérité d'un modèle dynamique utilisable, et ayant créé sa propre topique, pourquoi Freud a-t-il ressenti comme une nécessité impérative de *fondre ses découvertes dans un moule économique* ? Pourquoi le point de vue dynamique, ajouté au point de vue topique, ne lui suffisait-il pas ? Le point de vue dynamique étant que les phénomènes psychiques résultent d'un conflit de forces qui exercent une poussée. C'est non seulement la prise en considération dans le psychisme de la notion de force, mais l'idée qu'au sein du psychisme ces forces sont nécessairement en conflit : la vie psychique, dans son essence même, est conflit, résultant du dualisme pulsionnel. Cette description dynamique de l'appareil psychique n'avait pas de quoi satisfaire l'exigence scientifique de Freud. Pourquoi a-t-il voulu introduire la notion de quantité ? Pourquoi a-t-il tenu à quantifier ces forces ?

Nous dégagerons successivement *deux courants économiques* qui se chevauchent à partir de 1912 environ : deux conceptions freudiennes du point de vue économique, la première explicitée dès le départ de l'œuvre, la seconde s'inscrivant en filigrane, ou en surimpression, sous la pression des faits cliniques.

— *La première conception économique* est *monadique, énergétique, quantitative*, centrée sur le sujet.

— *La seconde conception économique* est *relationnelle, qualitative* ; l'idée maîtresse en est l'identification ; elle tend à se centrer sur l'objet.

## *La conception économique monadique, quantitative*

La réponse aux deux questions que nous nous posions précédemment réside dans le contexte scientifique dans lequel est née la psychanalyse.

E. Kris (1950), E. Jones (1953), D. Anzieu (1959) ont suffisamment insisté sur cette paternité scientifique que Freud a trouvée dans le physicalisme, et en particulier en la personne d'Ernst Brücke. Freud a travaillé au Laboratoire de Physiologie jusqu'en 1882, de vingt à vingt-six ans, auprès de ce maître qui représentait pour lui la probité scientifique, la Science en tant qu'idéal, en tant qu'idéologie (Jones). Or Brücke était l' « ambassadeur » à Vienne des grands représentants de l'Ecole physicaliste dont le chef de file était Herman Helmoltz (1821-1894), « une de mes idoles », dira Freud. L'Ecole physicaliste avait pour dessein d'expliquer tous les phénomènes observables en utilisant la méthode physico-mathématique, en les ramenant à un jeu de forces physiques et chimiques ou, à défaut, à d'autres forces réductibles à la force d'attraction et de répulsion. Cette idéologie scientifique reposait sur une base sûre : la découverte vers le milieu du XIX[e] siècle des deux principes de la Thermodynamique :

— 1[er] principe : dans un *système isolé*, l'énergie demeure constante ;
— 2[e] principe : dans un *système isolé*, l'énergie se dégrade, l'entropie ne peut que croître.

Cet esprit scientifique, dont Freud était tout imprégné, a donné naissance à cet « enfant non déclaré », non publié : l'*Esquisse d'une psychologie scientifique*. Ce « tour de force » (Jones) sera la dernière tentative de Freud pour insérer ses découvertes psychologiques dans un cadre physiologique. Freud y écrit, dans la fougue et l'enthousiasme, un texte qui portera à l'extrême la *conjonction du spatial* (les neurones) *et du quantitatif* (l'énergie) : cet « appareil neuronique » accentue au maximum l'aspect économique du fonctionnement psychique, dans une perspective physicaliste. Les fonctions psychiques sont *localisées, cernées, enfermées* dans cet appareil neuronique, assemblage théorique tellement bien conçu qu' « il ne tarderait pas à fonctionner de lui-même » (lettre à Fliess) selon les lois de la Thermodynamique. Le principe d'inertie et le principe de constance régissent la circulation de l'énergie et sa décharge, *dans un système fermé*.

En effet, l'énergie de ce système se déchargerait jusqu'au niveau zéro — la non-excitation, la constance au plus bas niveau — sans les nécessités de la vie, imposant une constance positive minimale. La tendance à la décharge immédiate et totale et la dégradation de l'énergie en angoisse sont des applications du deuxième principe de la Thermodynamique. Freud est certes contraint à relativiser son application des lois de la Thermodynamique, car cette monade close, qui se mourait d'elle-même, est un système qui a besoin d'un contexte extérieur, ne serait-ce que pour la décharge. Il reste que Freud a théorisé dans l'*Esquisse*, sous la forme d'un appareil neuronique, un *Sujet fermé sur lui-même*, l'Objet n'étant que lieu de décharge (ou chez le nouveau-né, suppléant à son incapacité à réaliser par ses propres moyens les actions spécifiques néces-

4. Notes de Freud, 1938.

saires à la conservation de la vie). L'Objet ne trouve pas ici un statut propre[5].

L'*Esquisse* est un chef-d'œuvre thermodynamique dont Brücke eût pu être fier : une sorte de monument physicaliste. Mais l'*Esquisse* n'est pas qu'un symbole. Elle contient « le fondement de la plupart des hypothèses futures que Freud exploitera en les étalant sur plus de vingt ans, débitant en petite monnaie ce coup joué en une fois » (A. Green, 1973). En effet nous pouvons suivre dès 1895 ce courant économique, *énergétique, quantitatif*, que nous nommons *monadique, fermé*, où le langage même est décrit en termes de « petites quantités d'énergie » déchargées vers l'extérieur.

Nous ne passerons pas en revue, de façon détaillée, les écrits de Freud, mais nous citerons quelques textes qui sont autant de jalons témoignant de la persistance de ce courant économique centré presque exclusivement sur le Sujet-réservoir d'énergie à décharger, et coque défensive contre les excitations externes :

— 1900, *L'interprétation des rêves.*

Où l'énergie est appelée *libido.*

Où est découvert le Préconscient dont la fonction est d'inhiber l'écoulement de l'énergie.

— 1905, *Trois essais sur la théorie de la sexualité.*

*L'objet* est défini comme un objet de la libido permettant la décharge pulsionnelle. Il est, par rapport aux trois autres éléments qui permettent de définir la pulsion — poussée, source et but —, l'élément le *plus contingent*, le *plus variable*, le *moins constitutionnellement déterminé.*

— 1911, « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques ».

Où l'accent est mis sur le « principe économique de la moindre dépense ».

— 1915, *Métapsychologie.*

L'article sur l'Inconscient définit le point de vue économique : « Suivre économiquement les destins des quantités d'excitation et obtenir une évaluation au moins relative de celle-ci ».

— 1920, « Au-delà du principe de plaisir ».

Où le principe d'inertie est remis en circulation, sous l'aspect du principe de Nirvana.

Où le traumatisme est défini comme la rupture du système défensif : le pare-excitation.

— 1924, « Le problème économique du masochisme ».

Le principe de Nirvana, tendance de l'appareil psychique à réduire à zéro toute excitation, est mis sur le même plan que le principe de plaisir et le principe de réalité.

— Et, jusqu'à 1937, « Analyse terminée et analyse interminable. »

Si les résultats de l'analyse sont inconstants, et si nous ne comprenons pas cette défaillance de notre technique, c'est qu'il manque à nos vues la « profondeur » : et « *il s'agit toujours du facteur quantitatif*, celui qui passe si facilement inaperçu ».

Ces textes, parmi d'autres, traduisent ce courant économique monadique, la prégnance du facteur économique, énergétique, sous l'aspect de la quantité interne au Sujet. Si ce cadre énergétique est si présent tout au long de l'œuvre, et dès le départ, c'est qu'il apparaissait à Freud comme le seul capable de traduire, en termes de Science, avec le vocabulaire des sciences exactes, les observations qu'il faisait sur lui-même et sur ses patients. C'est un contenant qui infiltrera tous les contenus et deviendra la forme nécessaire à la description de la réalité psychique.

Dans ce cadre physicaliste, thermodynamique, le Sujet est un consommateur d'énergie. L'Objet, l'autre que le Sujet, n'est que point de décharge de l'énergie ou source d'énergie dont il convient de se préserver. L'appareil psychique, de ce point de vue quantitatif, est une machine destinée à décharger de l'énergie emmagasinée, à la transformer en actions adéquates ou en images, et à se défendre vis-à-vis des énergies externes. Les métaphores utilisées par Freud en 1911 et en 1920 dessinent l'image « idéale » d'un Sujet dont la tendance foncière est de se fermer à l'Objet :

— 1911 : « Un bel exemple de système psychique fermé aux stimuli du monde extérieur et capable de satisfaire même ses besoins alimentaires autistiquement (Bleuler) nous est fourni par l'oiseau enfermé dans l'œuf avec sa provision nutritive. »

5. M. Schneider (1977), dans un texte intitulé *Freud et le plaisir*, souligne le caractère « mortuaire » des principes régulateurs du fonctionnement psychique dans l'*Esquisse* : Principe d'inertie et Principe de constance. « Pourquoi avoir recours au masque du plaisir pour nommer cette polarité funèbre inertie-constance ? » Le principe de plaisir aurait très bien pu être appelé dès le début « Principe de la mort immédiate ou retardée ». Elle souligne aussi que, même dans l'expérience satisfaisante avec un apport externe, le Sujet reste dans une « solitude foncière » ; il ne « goûte » jamais l'objet. L'objet apparaît comme tranquillisant, remède. Le statut de l'autre n'est pas défini. Il s'agit pour Freud de maîtriser tout ce qui se présente comme autre, qu'il s'agisse de « l'altérité interne implicite dans le mouvement pulsionnel » ou de « l'altérité présentifiée sous la forme d'un partenaire » (in *Topique*, n° 20).

— 1920 : Freud prend la comparaison d'une « boule indifférenciée de substance irritable », assaillie sans cesse à sa surface, et qui se constitue une écorce protectrice ne conservant que des antennes vers l'extérieur qui prélèvent de petites quantités, des échantillons des excitations extérieures.

C'est cette description du Sujet — monade close, défensive — qui a inspiré les critiques radicales de G. Bateson[6] et de R. D. Laing[7], et celles, plus nuancées et comportant des suggestions positives, de M. Balint (1949)[8]. « Presque tous nos termes et tous nos concepts (psychanalytiques) proviennent de l'étude des formes psychopathologiques qui ne vont guère au-delà du domaine de la psychologie à une personne (névrose obsessionnelle, mélancolie, schizophrénie). C'est pourquoi ils ne peuvent décrire que d'une façon maladroite et approximative ce qui se passe dans la situation analytique qui est essentiellement une situation à deux personnes. » Quelques pages plus loin, dans le même article, Balint se réfère aux phénomènes de groupe comme susceptibles d'éclairer la relation profonde à deux personnes de la cure analytique : « Une source d'enrichissement consistera dans la thérapie de groupe. »

Le point de vue économique — dans le sens énergétique, quantitatif, physicaliste — est un regard, une *réflexion sur une monade isolée*. C'est l'application des lois de la Thermodynamique à l' « appareil neuronique », puis à l'appareil psychique. Or on a pu remarquer que ces deux lois — constance et dégradation — se formulent toujours et se vérifient théoriquement *dans le cadre d'un système isolé*, sans échange de matière et sans échange d'énergie avec l'extérieur. Ceci n'est évidemment pas le cas du psychisme. Mais il semble que, pour une partie de ses recherches théoriques, Freud se soit contraint à utiliser un modèle d'explication valable pour un système fermé, pour un Sujet-monade.

6. « Les hommes de science du XIXe siècle, notamment Freud, qui ont essayé de jeter un pont entre les données du comportement et les « fondamentaux » des sciences physiques et chimiques, avaient sans doute raison d'insister sur la nécessité de ce pont, mais ils ont eu tort, je crois, de choisir l' « énergie » comme fondement de leur tentative » (*Vers une écologie de l'esprit*, 1971).

7. « La métapsychologie de Freud, Federn, Rapaport, Hartmann et Kris n'a de portée que sur le plan individuel. A l'intérieur de son cadre, on ne trouve pas de concepts collectifs, relatifs à l'expérience que partagent ou ne partagent pas plusieurs personnes. Cette théorie ne tient pas compte du « toi » ou du « vous », comme le font Feuerbach, Buber ou Parsons. Elle n'a aucun moyen d'exprimer la rencontre d'un « je » avec un « autre », ni l'impact d'une personne sur une autre. L'*ego* n'est qu'une partie d'un système mental. Les objets intérieurs en sont d'autres éléments. Un autre *ego* fait partie d'un système ou d'une structure différents. Dans la métapsychologie, la question de savoir comment deux systèmes mentaux ou deux structures psychiques, dotés chacun de sa propre constellation d'objets intérieurs, peuvent se rattacher l'un à l'autre, cette question n'est pas étudiée. A l'intérieur des limites de cette théorie, cela est peut-être inconcevable. Projection et introjection ne comblent pas par elles-mêmes le fossé existant entre des personnes » (*La politique de l'expérience*, 1967).

8. *Amour primaire et technique psychanalytique*, 1965, trad. franç., Payot, 1972, p. 236-251.



*La conception économique relationnelle, qualitative*

Dans « Pour introduire le narcissisme » (1914), apparaît une autre métaphore qui signale un autre courant économique, non plus monadique mais relationnel. C'est la métaphore biologique qui ouvre relativement le système psychique vers l'extérieur, et qui permet les échanges externes-internes (sinon internes-externes). L'appareil psychique est conçu comme « le corps d'une amibe relié aux pseudopodes qu'elle émet » : les émanations de libido peuvent être lancées à l'extérieur et ramenées à l'intérieur.

Ce nouveau courant économique — résurgence probable de l'enseignement du philosophe de l'intentionnalité F. Brentano, dont Freud a suivi, avec Husserl, les cours en 1874-1875 — résulte de la pression exercée par les faits cliniques : expliquer en particulier le phénomène du transfert et la psychose. Freud retrouve ici une intuition seulement signalée dans la machinerie de l'*Esquisse*, une ouverture, aussitôt close, sur l'autre : l'enfant alerte l'environnement extérieur par ses cris qui constituent une décharge se produisant sur la voie des changements internes. « Cette voie de décharge acquiert ainsi une fonction secondaire d'une extrême importance : *celle de la compréhension mutuelle*. L'impuissance originelle de l'être humain devient ainsi *la source première de tous les motifs moraux*. »

Dès 1912 (dans « La dynamique du transfert », et dans « Conseils aux médecins sur le traitement psychanalytique »), se manifeste une amorce de ce courant économique « intentionnel », relationnel. Freud n'en est plus à vouloir expliquer « les transferts » comme en 1895-1900, mais il veut donner une signification d'ensemble au transfert, à l'aptitude au transfert. Il ne fait pas appel ici à un modèle énergétique. Sans en démonter le mécanisme (ce qu'il ne fera jamais), il décrit la « communication des inconscients » entre l'analyste et le patient. Le transfert est expliqué par le fait que « le patient intègre le médecin à l'une des « séries psychiques » qu'il a déjà établies dans son psychisme ». Ces « séries psychiques » correspondent à des *imagos*, à des *intériorisations* d'images paternelle, maternelle et fraternelle.

C'est en 1914, avec « Pour introduire le narcissisme », que devient évident le courant économique relationnel, dont l'élément essentiel est une *prise en compte de l'objet et de ses qualités*. S'effectue dans ce texte un passage de la défense contre des quantités (d'énergie) à l'introjection des qualités (d'un objet). Courant discordant par rapport au pesage d'énergie quantitative mesurable. C'est celui de l' « équilibre entre les investisse-

ments narcissiques et objectaux » (J. Cosnier, 1970). Nous voyons à partir de ce moment l'appareil psychique, cette monade jusque-là conçue comme isolée, fermée, se défendant contre l'intrusion extérieure, devenir un *lieu de réceptivité*. On y entre sans rencontrer de barrière et sans provoquer de « traumatisme ». Au point que c'est même le destin de cette organisation psychique que d'accueillir à l'intérieur des qualités d'objet, des objets qualitatifs, et des quantités jusque-là réputées dangereuses.

Il semble que ce problème de la quantité d'énergie n'importe plus dans toute une série de textes où l'explication métapsychologique, l'énergétique, achoppe, et où l'appareil psychique est plutôt à concevoir comme un système optique, un miroir qui reflète tout ce qu'il a à refléter, sans considération d'énergie, mais miroir magique qui aurait en outre pour faculté d'absorber les images reflétées, de les intérioriser. Les textes tels que « *Pour introduire le narcissisme* », « *Deuil et mélancolie* », « *Psychologie collective et analyse du moi* », « *Le moi et le ça* », « *Le déclin du complexe d'Œdipe* », font sourdre, parallèle au premier, ce nouveau courant à travers lequel le Sujet nous est décrit comme se construisant par l'Objet. L'objet a acquis un statut propre. C'est dans ces textes que Freud dégagera les vues les plus profondes concernant l'identification.

L'identification est une réaction à la perte de l'objet. Dans les cas *pathologiques* (mélancolie), il y a prolongation de l'objet perdu dans le moi : « L'ombre de l'objet s'est projetée sur le moi. » Dans un développement *normal*, l'identification primaire est une identification préalable à tout investissement d'objet. L'identification secondaire — sexuelle — est le résultat du complexe d'Œdipe : elle vise à façonner le moi propre à l'image de l'autre pris pour modèle ; l'identification est ici « le substitut d'un attachement libidinal à un objet par une introjection de l'objet dans le Moi ». Elle est la condition sans laquelle le Ça ne saurait renoncer à ses objets. « Le Moi est un précipité des investissements objectaux abandonnés », un « condensé des amours du Ça ». L'identification est ainsi la cause de ce que D. Anzieu nommera notre « groupologie interne », prête à fonctionner sur le mode de la communication groupale.

Le commentaire de Freud en 1932 : « Je ne suis guère satisfait moi-même de mes propos sur l'identification », nous paraît exprimer le regret de n'avoir pu conjoindre les deux courants économiques qui parcourent l'œuvre, parallèles : le courant énergétique quantitatif, monadique, et le courant relationnel. Cette insatisfaction nous paraît faire écho au jugement émis bien antérieurement, en 1916, selon lequel le



domaine économique est « un des domaines les plus importants, mais malheureusement aussi les plus obscurs, de la psychanalyse ».

Freud introduit, par le biais de l'identification, *une perspective structurale qualitative* : le processus fondamental de la formation du sujet est l'identification. Le Moi est une formation interne au psychisme qui assimile une image d'autrui. L'identification à l'Objet est ce qui structure l'appareil psychique, le Je : au-delà d'une identification primaire aux parents et d'une identification spéculaire, elle est « une identification à la position structurale de l'autre », et plus encore elle est « l'intériorisation d'une relation », la relation de désir entre les parents »[9].

Avec cette seconde conception économique, fondée sur une intériorisation qualitative de l'objet, Freud fournit une clé permettant d'accéder à la compréhension de la mutualité duelle et, au-delà, groupale. Les critiques qui se sont élevées contre sa conception individuelle, fermée, du psychisme, paraissent ne pas tenir compte de sa théorie structurale de l'identification. L'appareil psychique de la deuxième topique, avec ses instances (Moi, Ça, Surmoi) dérivées des objets investis, apparaît comme prenant en compte, dans une certaine mesure, l'économie de l'objet, en tout cas les échanges économiques entre Sujet et Objet. Freud donne un embryon de « couple économique » Sujet-Objet où l'objet n'est plus seulement un lieu de décharge pour un acte spécifique, ou un simple vecteur d'excitations extérieur, dangereux par les énormes énergies qu'il véhicule. L'Objet acquiert un statut d'intériorité. Une relation véritable de réciprocité peut être envisagée entre Sujet et Objet.

Freud a ouvert la voie à la considération du couple Sujet-Objet, à ce qui sera connu à partir de 1930 sous le terme de « relation d'objet ». Ses successeurs se chargeront d'approfondir ce qu'il avait laissé dans l'ombre concernant l'importance de l'objet. C'est toute l'Ecole hongroise, issue de S. Ferenczi et I. Hermann, aboutissant aux travaux de M. Balint et J. Bowlby concernant la dyade primaire, l'amour primaire et l'attachement. C'est R. D. Fairbairn (1948) : « La libido n'est pas à la recherche « avant tout » du plaisir, mais de l'objet. » C'est S. Lebovici (1960) : « L'objet est investi avant que d'être perçu. » La référence à ces quelques auteurs, parmi d'autres, n'a pour but que de souligner la tendance post-freudienne à décrire l'identification la plus précoce (laissée par Freud dans l'ambiguïté) comme une relation à deux, ouvrant la voie à la relation plurielle, groupale.

9. Cf. A. Vergote, Le sujet en psychanalyse, in *Problèmes de Psychanalyse*, Desclée de Brouwer, 1973.

*L'antinarcissisme*

Un auteur français s'est particulièrement attaché à décrire la dyade primaire, à dégager son importance et à théoriser les statuts respectifs du Sujet et de l'Objet dès la naissance : F. Pasche.

Désirant rester en stricte orthodoxie freudienne, « à partir de Freud », dès 1955[10] il reproche au système kleinien d'enfermer le Sujet dans son narcissisme, de le considérer à la naissance comme « une forme rigide et close, à l'intérieur de laquelle beaucoup de choses peuvent se passer, mais où il n'arrive jamais rien du dehors », autrui n'étant qu'un fantôme d'objet. Or pour F. Pasche si l'Objet est interne, il est aussi dès le départ investi comme une réalité : *Objet et Sujet sont contemporains*. Ce qui introduit dans le psychisme, dès la naissance, ce sens de l'autre, de l'objet, c'est l'existence de « schèmes perceptifs héréditaires », la mémoire atavique : « fondement même de nos relations avec autrui (...), sceau du monde extérieur imprimé en nous ».

C'est surtout en 1964[11] que F. Pasche apportera son interprétation personnelle de l'économie freudienne, en introduisant la notion (peu exploitée jusqu'ici) d' « antinarcissisme ». Jugeant que « Freud n'a pas eu le temps de tirer toutes les conséquences de sa dernière théorie des instincts, ni de reprendre certains de ses textes antérieurs à la lumière de cette théorie », il propose la thèse interprétative suivante :

L'unité somato-psychique du nouveau-né, régie par Eros et Thanatos présente trois orientations d'investissement :

— une tendance originelle du Sujet à se détruire qui, déflectée secondairement sur l'extérieur, engendre l'agressivité contre l'Objet : c'est Thanatos ;
— un investissement centripète direct, qui crée le narcissisme : le Sujet s'investit lui-même, s'aime lui-même, il est son propre objet ;
— un *investissement réellement centrifuge*, en vertu duquel « le Sujet tend à se dessaisir de lui-même, à se priver de sa propre substance ou du stock d'amour dont il dispose ».

Ainsi, au-delà et indépendamment des tendances à se conserver (Eros) et à se détruire (Thanatos), le Sujet tend à renoncer à une partie de lui-même. C'est l'*antinarcissisme*, tendance plus originelle peut-être que Thanatos, et qui se manifeste par une « effusion permanente du Je »,

10. « Réalité de l'objet et point de vue économique. »
11. « L'antinarcissisme. »



une sortie de soi, correspondant à l'ek-stase, au « pro-jet » existentialiste. Freud avait relevé le vidage libidinal du Sujet dans l'Objet, dans la passion amoureuse et dans la psychose. F. Pasche s'attache à montrer que ces états ne font qu'illustrer un fait de psychologie normale qu'il repère déjà dans ce qu'il nomme l' « admiration primaire » du nourrisson pour sa mère. Le Sujet est « voué à l'Objet : il lui est promis de fondation ». « L'unité naturelle n'est pas le Je, mais le Je *avec* l'Autre. »

Cette interprétation de la théorie freudienne des instincts apporte une compréhension plus aisée et profonde des vécus psychiques à deux, mais aussi des phénomènes groupaux. Elle présente l'intérêt de préciser ce deuxième courant économique relationnel que Freud n'a jamais relié au courant énergétique. La conception d'un Sujet ainsi ouvert « de fondation », phylogénétiquement, sur l'Autre, permettra d'appréhender sur les bases mêmes de la théorisation freudienne, les phénomènes groupaux témoignant de la mise en commun d'appareils psychiques individuels, et en particulier de cerner la constitution du premier appareil psychique groupal, l'appareil familial.

*Communication amoureuse, hypnotique et collective*

Notre examen du statut de l'objet chez Freud se doit, pour terminer, de souligner l'ouverture théorique, et technique même, que suggère la conception freudienne de la communication amoureuse et de la communication inconsciente dans les groupes humains.

Dès 1913, dans *Totem et Tabou*, mention est faite, en rapport avec le narcissisme foncier de l'individu, de ces « états si intéressants au point de vue psychologique, qui sont connus sous le nom d'états amoureux et qui sont comme les *prototypes normaux des psychoses* ».

Dans les écrits techniques de 1912 à 1915[12], Freud décrit le transfert positif amoureux dans la cure et le déclare assimilable, dans son essence, à l'amour « véritable ». Tout état amoureux, dans la situation psychanalytique ou dans la réalité, « rappelle plutôt les phénomènes psychiques anormaux », et « n'est qu'une réédition de faits anciens, une répétition des réactions infantiles. C'est là le propre même de tout amour, et il n'en existe pas qui n'ait son prototype dans l'enfance ». C'est justement cela qui confère à l'amour « son caractère compulsionnel et frisant le pathologique ».

12. « La dynamique du transfert » et « Conseils aux médecins... », 1912 ; « Observations sur l'amour de transfert », 1915.

En 1914, deux types de choix amoureux — anaclitique et narcissique — sont distingués.

C'est en 1921, dans *Psychologie collective et analyse du moi*, que Freud décrira l'économie de l'état amoureux en comparaison, d'une part, avec les phénomènes collectifs, d'autre part, avec l'hypnose.

Dans l' « *amour* véritable », qui résulte de la confluence de deux courants, courant de la sensualité et courant de la tendresse, l'objet aimé se trouve dans une certaine mesure soustrait à la critique; il est idéalisé, il est traité comme le propre moi du sujet. Quand la tendance tendre l'emporte aux dépens de la tendance sensuelle, comme dans l' « amour poétique de l'adolescence », l'état amoureux exacerbé fait que « l'objet absorbe, dévore pour ainsi dire le moi ». Et dans le cas d'amour sans retour, l'objet prend la place de l'idéal du moi. « L'état amoureux peut être conçu comme une introjection de l'objet dans le moi. »

Dans l'*hypnose*, l'hypnotisé est dans un abandon amoureux total vis-à-vis de l'hypnotiseur, les tendances sexuelles étant entravées, il met l'objet-hypnotiseur à la place de son idéal du moi. Afin d'expliquer que la *foule*, en tant que phénomène primaire, résulte de « la réunion d'individus ayant tous remplacé leur idéal du moi par le même objet, ce qui a pour conséquence l'identification de leur propre moi », Freud juge utile de comparer ce phénomène collectif d'idéalisation à l'hypnose d'une part, à l'état amoureux d'autre part. Dans l'hypnose « foule à deux » (qui implique que les tendances sexuelles directes soient entravées) comme dans l'état amoureux (considéré sous son aspect platonique, tendre), il y a idéalisation de l'objet, l'hypnotiseur dans un cas, l'objet aimé dans l'autre. L'objet prend ainsi, comme dans le phénomène collectif primaire, la place de l'idéal du moi.

Hypnose et amour (dans le cas d'entrave du courant sensuel) sont ainsi assimilés. On peut noter tout à la fois la hardiesse et la pénétration de cette synthèse opérée par Freud entre trois phénomènes d'apparence très diverse, mais aussi son embarras vers la fin de ce chapitre 8 intitulé « Etat amoureux et hypnose » :

« De l'état amoureux à l'hypnose, la distance n'est pas grande. Les points de ressemblance entre les deux sont évidents » : il y a « abandon amoureux total » dans les deux situations. Ainsi l'état amoureux est-il susceptible de nous donner la clef de l'hypnose. Mais Freud inverse aussitôt sa proposition et prétend que, étant donné que l'hypnose met particulièrement en relief le phénomène de substitution de l'objet à l'idéal du moi, « il semblerait plus indiqué d'expliquer l'état amoureux par l'hypnose que de suivre la voie inverse ». Et quelques lignes plus



loin, malgré la cohérence logique du parallèle qu'il vient d'établir, il se réfugiera devant un *x*, une inconnue, pour faire appel à un *facteur irrationnel*. L'état amoureux sans tendances sexuelles directes qui caractérise l'hypnose est un des *traits qui échappent encore à toute explication rationnelle. Sous beaucoup de rapports, l'hypnose est encore difficile à comprendre et se présente avec un caractère mystique.*

Manifestation de modestie du chercheur ? Sentiment d'inquiétante étrangeté à l'approche d'un domaine inexploré, tabou ? L'ambiguïté de la démarche freudienne dans ce texte a retenu notre attention, parce qu'elle éveille des résonances avec d'autres textes où Freud, de la même façon, avoue les limites de sa « compétence » et invite à explorer un « au-delà » : un au-delà de la topique individuelle, peut-être. Le domaine du fonctionnement psychique groupal ?

Ce renoncement à comprendre, dans le texte de 1921 traitant justement de psychologie du groupe et de types particuliers de communication, ne peut qu'évoquer le recours à l'irrationnel de 1900 relatif à l'ombilic du rêve, et souligné par J. Guillaumin[13].

De la même problématique — ce qui touche aux origines de la psyché primitive, et à la psyché duelle ou groupale — nous semble relever le texte ambigu de 1927 concernant le « sentiment océanique ». Tout en prétendant qu'en lui-même il est « impossible de découvrir pareil sentiment « océanique » » et que d'une façon générale « il est malaisé de traiter scientifiquement des sentiments », Freud va justifier cette expérience psychique en la référant au vécu le plus précoce.

Considéré de l'extérieur, le Moi, écrit-il, paraît comporter des limites nettes et précises. De même, de l'intérieur, rien n'est plus stable que le sentiment de nous-mêmes, de notre propre moi. « Il n'est qu'un seul état — exceptionnel il est vrai mais qu'on ne saurait qualifier de morbide — qui soit de nature à modifier cette situation : au plus fort de l'état amoureux, la démarcation entre le Moi et l'objet court le risque de s'effacer. A l'encontre de tous les témoignages des sens, l'amoureux soutiendra que Moi et Toi ne font qu'un. »

Ainsi l'état amoureux, de même que certains états pathologiques (dépersonnalisation), manifeste que le sentiment du moi est soumis à des altérations et que « ses limites ne sont pas constantes ». Ces altérations — normales et pathologiques — du Moi, ainsi que le « sentiment océanique », trouvent leur explication dans le fait que « notre sentiment actuel du Moi n'est que le résidu pour ainsi dire rétréci d'un sentiment d'une

13. *Le rêve et moi*, 1979.

étendue plus vaste, si vaste qu'elle embrassait tout et qui correspondait à une union plus intime du Moi avec son milieu ». Et Freud admet l'hypothèse que « ce sentiment primaire du Moi s'est conservé — en plus ou moins large mesure — dans l'âme de beaucoup d'individus ». Le « sentiment océanique », qui comprend des représentations d'illimité, d'éternité, d'union avec le grand Tout, « tend au rétablissement du narcissisme illimité » des tout premiers débuts de l'être humain.

La liberté prise par Freud dans un texte non clinique, où il se sent moins contraint à une description scientifique pure, laisse entrevoir, malgré les précautions et la pudeur scientifique dont il s'entoure, une ouverture nécessaire de la psychanalyse vers des voies permettant d'explorer ce « sentiment primaire du moi » ainsi que les phénomènes de communication duelle ou plurielle dont il tisse les réseaux.

La place faite par Freud à l'identification — non pas seulement comme corollaire symptomatique dans l'hystérie (phénomène qu'il a très tôt repéré) mais à titre de véritable processus constitutif du sujet humain (identifications primaire et secondaire normales) ou à titre de bouleversement structurel pathologique (identification orale massive à l'objet perdu, dans la mélancolie) — me paraît avoir trop peu attiré l'attention des analystes en ce qu'elle recèle de virtualités. Il s'agit à mon sens, dans l'évolution de la théorie psychanalytique, d'une véritable mutation épistémologique dont les conséquences techniques sont encore de nos jours mal évaluées.

Par cet apport conceptuel majeur, Freud a pu « introduire le narcissisme » qui sert de référence, de point d'appui à tous les travaux théoriques ou cliniques de ses successeurs. Mais on a sous-estimé la portée du mécanisme identificatoire et sa teneur potentielle, en ne tenant pas compte du fait qu'il installe subrepticement une sorte de « topique extra-ego ». Quelques auteurs ont prolongé cette portée. M. de M'Uzan (1974) repère une « libido narcissique extra-ego », un « « Je » en extra-territorialité » : « « Je » est réparti tout au long d'un spectre d'identité (...) depuis un pôle interne jusqu'à un pôle externe qui coïncide avec l'image de l'autre. » Pour A. de Mijolla (1981), le moi est constamment habité, « visité ». En poursuivant cette métaphore, ne pourrait-on soutenir que le moi est, le plus souvent, « sorti », lui-même « en visite » ?

Ne peut-on penser que la théorie freudienne de l'identification contient en germe un développement possible vers ce que certains nomment une « objectologie » (B. Cramer, 1981) ? La clinique psychanalytique nous imposera-t-elle une évolution théorique : au-delà du quantitatif pur et au-delà de l'identification qualitative (introjective ou projective) ?



Après les trois humiliations humaines recensées par Freud, 1) Cosmologique : l'homme n'est pas le centre du monde ; 2) Biologique : il n'est pas le centre des espèces ; 3) Psychologique : la conscience n'est pas le centre de l'être, nous faudrait-il renoncer à une dernière prétention : celle d'être Sujet à plein titre ? En d'autres termes, *le Sujet ne serait-il qu'un satellite de l'Objet* ?

BIBLIOGRAPHIE


Anzieu (D.) (1959), *L'auto-analyse. Son rôle dans la découverte de la psychanalyse par Freud. Sa fonction en psychanalyse*, Paris, PUF.

— (1975), *L'auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*, 2 t., Paris, PUF.

— (1975), *Le Groupe et l'inconscient*, Paris, Dunod, 344 p.

Balint (M.) (1965), *Amour primaire et technique psychanalytique*, trad. franç., Paris, Payot, 1972, 346 p.

Bergeret (J.) (1976), Le respect des racines profondes de l'activité onirique, *Revue française de Psychanalyse*, *40*, 93-118.

Brentano (F.) (1874-1917), *Psychologie du point de vue empirique*, Paris, Aubier, 1944, 461 p.

Cosnier (J.) (1970), A propos des investissements narcissiques et objectaux dans la cure analytique, *Revue française de Psychanalyse*, Paris, PUF, *34*, 4, 575-600.

Donnet (J. L.) et Green (A.) (1973), *L'enfant de Ça (la psychose blanche)*, Paris, Ed. de Minuit, 350 p.

Ellenberger (H. F.) (1970), *A la découverte de l'inconscient : histoire de la psychiatrie dynamique*, trad. franç., Villeurbanne, SIMEP, 1974, 759 p.

Fairbairn (R. D.) (1948), Steps in the development of an object-relation. Theory of the personality, extrait de *Psychoanalytic studies of the personnality*, Tavistock Publications Ltd 1952, *in* Les stades de la libido, Paris, Tchou, 1978, 193-204.

Freud (S.) et Breuer (J.) (1895), *Etudes sur l'hystérie*, trad. franç. A. Berman, Paris, PUF, 1955 et 1967.

Freud (S.) (1895), Esquisse d'une psychologie scientifique, in *La naissance de la psychanalyse*, trad. franç. A. Berman, Paris, PUF, 1969, 309-395.

— (1900), *L'interprétation des rêves*, trad. franç. D. Berger, Paris, PUF, 1967.

— (1905), *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, trad. franç. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1968.

— (1909), Le roman familial des névrosés, in *Névrose, psychose et perversion*, trad. franç. J. Laplanche, Paris, PUF, 1973, 157-160.

— (1911), Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques, trad. franç. J. Laplanche, *Psychanalyse à l'Université*, Paris, Ed. Replique, 1979, *4*, 14, 189-195.

— (1912), La dynamique du transfert, in *La technique psychanalytique*, trad. franç. A. Berman, Paris, PUF, 1967, 50-60.

— (1912), Conseils aux médecins sur le traitement analytique, in *La technique psychanalytique*, trad. franç. A. Berman, Paris, PUF, 1967, 61-71.

Freud (S.) (1913), *Totem et Tabou*, trad. franç. S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1968.
— (1914), Pour introduire le narcissisme, in *La vie sexuelle*, trad. franç. D. Berger, Paris, PUF, 1969, 81-105.
— (1915), Observations sur l'amour de transfert, in *La technique psychanalytique*, trad. franç. A. Berman, Paris, PUF, 1967, 116-130.
— (1915), Pulsions et destins des pulsions, in *Métapsychologie*, trad. franç. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1968, 11-44.
— (1915), L'Inconscient, in *Métapsychologie*, trad. franç. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1968, 65-124.
— (1915), Deuil et Mélancolie, in *Métapsychologie*, trad. franç. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1968, 147-174.
— (1916-1917), *Introduction à la psychanalyse*, trad. franç. S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1969.
— (1920), Au-delà du principe de plaisir, in *Essais de Psychanalyse*, trad. franç. S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1963, 7-82.
— (1921), Psychologie collective et analyse du moi, in *Essais de Psychanalyse*, trad. franç. S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1963, 83-164.
— (1923), Le Moi et le Ça, in *Essais de Psychanalyse*, trad. franç. S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1963, 177-234.
— (1924), La disparition du complexe d'Œdipe, in *La vie sexuelle*, trad. franç. D. Berger, Paris, PUF, 1969, 117-122.
— (1926), *Inhibition, symptôme, angoisse*, trad. franç. M. Tort, Paris, PUF, 1968.
— (1929), *Malaise dans la civilisation*, trad. franç. C. H. et J. Odier, Paris, PUF, 1971.
— (1932), *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, trad. franç. A. Berman, Paris, Gallimard, 1971.
— (1937), Analyse terminée et analyse interminable, trad. franç. *Revue française de Psychanalyse*, Paris, PUF, 1939, *11*, 1, 3-38.
Green (A.) (1973), *Le discours vivant*, Paris, PUF, 364 p.
Guillaumin (J.), (1979) *Le rêve et le Moi*, Paris, PUF, 334 p.
Hermann (I.) (1943), *L'instinct filial*, trad. franç., Paris, Denoël, 1972, 445 p.
Jones (E.) (1953), *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, t. I, trad. franç., Paris, PUF, 1970, 453 p.
Kris (E.) (1950), Introduction à S. Freud. *La naissance de la psychanalyse*, trad. franç., Paris, PUF, 1969, 1-43.
Laing (R. D.) (1967), *La politique de l'expérience*, trad. franç., Paris, Stock, 1969, 128 p.
Laplanche (J.) (1970), *Vie et mort en psychanalyse*, Paris, Flammarion, 216 p.
Lebovici (S.) (1960), La relation objectale chez l'enfant, *Psychiatrie de l'enfant*, Paris, PUF, *3*, 1, 147-226.
Mijolla (A. de) (1981), *Les visiteurs du moi. Fantasmes d'identification*, Paris, Les Belles-Lettres.
M'Uzan (M. de) (1974), SJEM, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, Paris, Gallimard, n° 9, 23-32, réédité in *De l'Art à la mort*, Paris, Gallimard, 1977.
Pasche (F.) et Renard (M.) (1955), Réalité de l'objet et point de vue économique, *Revue française de Psychanalyse*, Paris, PUF, *29*, 5-6, 503-518, réédité in *A partir de Freud*, Paris, Payot, 1969.
Pasche (F.) (1964), L'antinarcissisme, *Revue française de Psychanalyse*, Paris, PUF, *29*, 5-6, 503-518, réédité in *A partir de Freud*, Paris, Payot, 1969.
Pontalis (J.-B.) (1975), Naissance et reconnaissance du « self », *in* Angelergues, Anzieu et coll., *Psychologie de la connaissance de soi*, Paris, PUF, 271-297.



Rouart (J.) (1967), Les notions d'investissement et de contre-investissement à travers l'évolution des idées freudiennes, *Revue française de Psychanalyse*, PUF, *31*, 2, 193-213.
Schneider (M.) (1977), Freud et le plaisir : du principe à l'expérience, *Topique*, Paris, l'Epi, 1977, n° 20, 87-114.
Vergote (A.) (1973), Le sujet en psychanalyse, in *Problèmes de psychanalyse*, Desclée de Brouwer, 11-40.

M. André RUFFIOT
~~13, chemin du Charmeyran~~ 5 chemin de la Pallud
38700 La Tronche